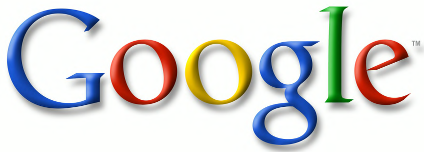






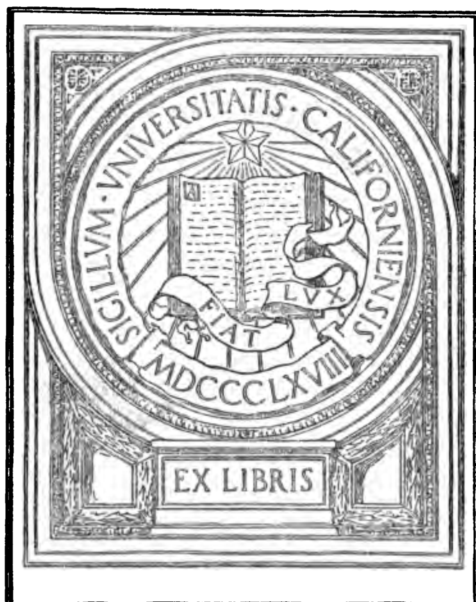

# LE GÉNÉRAL
# YERMOLOW

PAR

LE PRINCE PIERRE DOLGOROUKOW.

PARIS
TYPOGRAPHIE DE HENRI PLON
IMPRIMEUR DE L'EMPEREUR
RUE GARANCIÈRE, 8

1861


SIGILLVM · VNIVERSITATIS · CALIFORNIENSIS
FIAT LVX
MDCCCLXVIII
EX LIBRIS

# LE GÉNÉRAL

# YERMOLOW

PAR

LE PRINCE PIERRE DOLGOROUKOW



PARIS

TYPOGRAPHIE DE HENRI PLON

IMPRIMEUR DE L'EMPEREUR

RUE GARANCIÈRE, 8

1861

Sig. of Jerome B. Landfield.



# LE GÉNÉRAL YERMOLOW.

Le $\frac{23}{11}$ avril de cette année, la Russie a perdu l'un de ses hommes les plus distingués : Alexis Pétrovitch Yermolow est décédé à Moscou, dans la quatre-vingt-cinquième année de son âge.

Il appartenait à une famille d'ancienne noblesse dont l'aïeul, Arslane-Yermola, mourza tartare (chez les Tartares les personnages de la classe supérieure s'appellent *mourza*), vint en Russie et se fit baptiser, avec ses quatre fils, en 1506. Il transmit le nom de Yermolow à ses descendants, qui ont occupé des fonctions dans l'armée, dans l'administration et à la cour des souverains de Russie. Pierre Alexéiévitch Yermolow (né en 1742, mort en 1833), propriétaire dans la province d'Orel, fut, dans les dernières années du règne de Catherine II, secrétaire d'État et chef de la chancellerie (ce que l'on appelle en France chef de cabinet) du procureur-général; le cercle des fonctions du procureur-général de Russie n'embrassait ni plus ni moins que les attributions aujourd'hui dévolues aux ministères de la justice, de l'intérieur et des finances. La place de procureur-général se trouvait occupée par le comte Samoilow, un homme complétement nul, neveu du prince Potemkine, et lui-même ancien amant de Catherine II.

Yermolow était parent de Samoilow, et, ce qui fait le plus grand honneur à Yermolow, c'est qu'en acceptant cette place il stipula n'avoir rien à démêler avec la police politique et avec les tortures (légalement abolies, mais qui ont existé secrètement jusqu'à la mort de l'empereur Nicolas). Le procureur-général avait aussi

dans ses attributions la police politique, et par conséquent les tortures. Sur le noble refus de Yermolow, cette dégoûtante partie de l'administration publique fut confiée à Scheschkovski, lequel se rendit célèbre par sa dureté. M. Pierre Yermolow était un homme d'une remarquable intelligence, d'un caractère énergique, d'une grande loyauté, et d'une intégrité à laquelle Catherine II se plaisait d'autant plus à rendre justice, qu'elle n'était guère habituée à la trouver parmi son entourage.

Nous nous souvenons, dans notre enfance, avoir vu, en 1825 et 1826, chez notre grand'mère, la princesse Anastasie Dolgoroukow, M. Yermolow, octogénaire, mais encore un beau et vert vieillard, lequel, à cet âge, conduisait lui-même un droski attelé d'un cheval. Il était de haute taille, à l'œil vif, spirituel dans sa causerie, conservant une profonde vénération, un vrai enthousiasme pour la mémoire de l'impératrice Catherine. Il adorait son illustre fils, lequel, de son côté, lui a toujours témoigné le plus profond respect et l'attachement le plus tendre. Leur correspondance fut toujours très-active, et nous nous souvenons qu'il venait parfois lire avec émotion, à notre grand'mère, certains passages des lettres que lui adressait son fils, à cette époque gouverneur-général du Caucase, et à l'apogée de sa gloire.

Il avait épousé mademoiselle Davydow, issue de l'ancienne famille noble de ce nom; elle était la veuve, en premières noces, d'un gentilhomme de la province de Smolensk, Kahofski. C'était une femme de haute vertu et d'un caractère encore plus énergique que celui de son époux. De ce mariage naquirent: une fille, madame Pavlow, et un fils, dont nous allons parler.

Alexis Pétrovitch Yermolow naquit en 1777. Il fit ses études dans la maison paternelle; mais à cette époque les jeunes nobles russes finissaient leurs études de bien bonne heure. Il avait quinze ans seulement lorsque, en 1792, Catherine II, voulant récompenser son père, nomma le jeune homme d'emblée capitaine dans le régiment des dragons de Nijni, et l'attacha comme aide de camp au lieutenant-général comte Samoilow, dont nous venons de parler, et qui était un des personnages les plus importants de

la cour (1). Mais le jeune Alexis, doué d'une forte intelligence, comprit, malgré sa jeunesse, que l'on n'achève point ses études à quinze ans, et en même temps il ne se souciait nullement de la vie de cour, pour laquelle il ne se sentait point fait : la gloire l'attirait. Au lieu d'employer ses loisirs à s'amuser, il continua ses études, et au bout de deux ans, en 1794, il passa avec distinction un examen pour entrer à l'artillerie; il se fit transférer dans cette arme, et il se fit envoyer à l'armée que le célèbre Souvorow conduisait contre les Polonais. A l'assaut de Praga il reçut la croix de Saint-Georges. La prise de Varsovie ayant mis fin à la guerre, Yermolow obtint, par l'entremise de son père, l'autorisation de se rendre, en 1795, en Italie, pour y faire une campagne en qualité de volontaire dans l'armée autrichienne. En 1796, Catherine envoya un corps d'armée au Caucase, contre le schah de Perse. Le commandement de ce corps fut donné au jeune comte Valérien Zoubow, brillant général et frère du prince Platon Zoubow, alors favori tout-puissant. Yermolow, âgé de dix-neuf ans, fut envoyé à cette armée avec le grade de major d'artillerie. Il se distingua dans cette courte campagne, et fut nommé lieutenant-colonel.

Catherine mourut le $\frac{17}{6}$ novembre 1796, le matin même du jour où elle allait signer un traité d'alliance avec l'Angleterre et l'Autriche contre la République française (l'original du traité se trouvait déposé sur sa table à écrire). Paul, en montant sur le trône, disgracia la plupart des personnes qui avaient la confiance de sa mère. Le comte Samoilow et M. Pierre Yermolow furent tous les deux renvoyés de Saint-Pétersbourg. M. Yermolow alla habiter une terre qu'il possédait à quelques verstes d'Orel, et il y

(1) Dans *le Nord*, du 4 mai, se trouve imprimée une lettre de Saint-Pétersbourg, dans laquelle le correspondant du journal, en parlant du général Yermolow, dit : « Son père était un pauvre gentilhomme campagnard du gouvernement de Moscou, qui eut à peine les moyens de lui donner l'éducation nécessaire pour entrer à l'artillerie comme porte-enseigne. » Les détails que nous citons prouvent à quel point ce correspondant est peu au fait des choses.

vécut honoré et considéré par toute la noblesse du voisinage. Le comte Valérien Zoubow fut renvoyé du service, de même que ses frères. L'armée qui se trouvait au Caucase fut rappelée ; la plupart des chefs et des officiers de cette brillante armée furent disgraciés, et le jeune Alexis Yermolow fut transféré dans le quatrième régiment d'artillerie, cantonné dans la province de Minsk.

Son frère utérin, M. Kahofski, un homme fort distingué, ayant été accusé d'intentions séditieuses, fut jeté en prison ; Yermolow fut également arrêté, interrogé, mis en liberté, arrêté derechef, conduit à Saint-Pétersbourg et jeté dans un cachot de la forteresse, cachot humide et sale, où, comme il le racontait lui-même, l'eau suintait à travers les murs, et les rats parcouraient la chambre. Il passa plusieurs mois dans cette prison, et ensuite il fut exilé à Kostroma, où il employa ses loisirs à étudier l'histoire et les sciences militaires, et apprit le latin chez l'un des prêtres de cette ville.

Le règne d'Alexandre I^er^ fit respirer la Russie. Yermolow rentra dans l'artillerie. Il se distingua à la funeste bataille d'Austerlitz, et fut nommé colonel. Dans la campagne de 1806 et 1807, il se signala de la manière la plus brillante, et reçut la croix de Saint-Georges de la troisième classe, distinction fort recherchée en Russie. En 1808, il fut promu au grade de général-major.

Peu de temps après il fut appelé à commander l'artillerie de la garde impériale, ensuite l'infanterie de la garde impériale, et, à l'ouverture de la campagne de 1812, il fut nommé chef d'état-major de la première armée, commandée par le célèbre Barclay de Tolly. Il prit une part importante et glorieuse à la guerre de 1812, qui lui valut le grade de lieutenant-général. Sa réputation militaire, déjà si considérable avant cette campagne, grandit de jour en jour; son esprit brillant et vif, la cordialité de ses manières, lui créèrent une immense popularité. La campagne de 1813 lui valut de nouveaux lauriers. Le comte Ostermann-Tolstoi, général d'un talent remarquable, et Yermolow gagnèrent, à eux deux, la célèbre bataille de Kulm, qui sauva l'armée alliée, prise en flanc par le mouvement du général Vandamme en

Bohême. Le corps d'armée du général Vandamme fut complétement détruit, et lui-même fait prisonnier.

Le comte Ostermann, ayant été grièvement blessé, fut obligé de quitter l'armée, et le général Yermolow fut appelé à le remplacer dans le commandement en chef de la garde impériale. Il se signala en cette qualité dans la campagne de 1814, laquelle lui valut la grand'croix de Saint-Georges de deuxième classe, haute distinction militaire.

De retour en Russie, il fut appelé, en 1816, au commandement en chef de l'armée du Caucase, et l'année suivante il fut chargé de se rendre en Perse en qualité d'ambassadeur extraordinaire. Cette mission avait un double but : répondre à l'ambassade que le schah de Perse avait envoyée à l'empereur Alexandre, et régler la question des limites entre les deux pays. Elle eut un succès complet, et Yermolow fut promu, à son retour au Caucase, au grade de général en chef.

Son administration au Caucase, véritable vice-royauté qui dura onze années (de 1816 à 1827), fut l'époque la plus glorieuse de sa vie. Doué de grands talents militaires, énergique, entreprenant, profond connaisseur du cœur humain, le général Yermolow fut aimé de ses administrés, aimé de ses troupes, redouté et respecté à la fois par les montagnards du Caucase, dont il réprima et châtia souvent la sauvage audace. Un mélange habile de brillantes expéditions militaires, toujours parfaitement bien combinées et admirablement conduites, et de négociations savamment menées; un mélange de cordialité et d'une sévérité poussée, dans certains cas, jusqu'à la rigueur, contre ces sauvages que la crainte seule peut maintenir dans l'obéissance; une équité inflexible toujours et en tout, signalèrent la vice-royauté au Caucase du général Yermolow, qui rappelait les héros de l'antiquité par son austère intégrité et par la noble simplicité de sa vie privée. Il n'aimait et ne connaissait qu'un seul luxe : celui des livres. Dans la haute position qu'il occupait, il se montra toujours accessible à tous, sachant récompenser par quelques mots d'éloge, à tel point que dans l'armée du Caucase, à cette époque, l'un des incidents

les plus flatteurs pour un officier ou pour un soldat consistait en ce qu'on dît de lui : « Alexis Pétrovitch lui-même l'a complimenté » publiquement sur son courage (ou bien sur la manière dont il a » rempli sa mission). » Les croix de Saint-Georges décernées par lui jouissaient d'une haute considération, et bien des années après de vieux militaires, en montrant leur décoration, disaient avec un sentiment d'orgueil : « *C'est une croix de Vermolow!* »

Il construisit dans les montagnes des forts sur des points habilement choisis; il améliora ce qu'on appelle la route militaire géorgienne, c'est-à-dire la route qui mène de Tiflis en Russie; il embellit Tiflis, il s'occupa du développement de la culture du vin et de celle de la soie. Faisant marcher de front toutes ces occupations si diverses, l'illustre capitaine, l'idole de ses soldats, sut se faire redouter des montagnards à un tel point que, longtemps après, les mères faisaient peur à leurs enfants capricieux avec le nom de Yermolow.

Vingt ans après qu'il eut quitté le Caucase, ses fils étant venus de Saint-Pétersbourg pour prendre part aux expéditions militaires dans les montagnes, les montagnards accouraient de loin pour voir *les fils de Vermolow.* En 1859, le célèbre Schamyl, fait prisonnier par nos troupes, et visitant Moscou, alla présenter ses hommages au guerrier octogénaire, et lui exprima les sentiments de respect que toutes les peuplades du Caucase professent pour le grand nom de Yermolow.

En 1821, au congrès de Laybach, il avait été question, un instant, de faire marcher en Italie une armée russe contre les libéraux de Naples. L'empereur Alexandre destinait au général Yermolow le commandement en chef de cette armée, dont devait faire partie la garde impériale, laquelle avait déjà quitté Saint-Pétersbourg et s'était avancée jusqu'aux rives du Dniéper. L'empereur Alexandre avait fait venir le général à Laybach, et, en le présentant aux souverains et aux hommes d'État qui s'y trouvaient réunis, il s'exprima sur son compte dans les termes les plus flatteurs, et l'honora du titre d'ami.

Le 30 août 1821, l'empereur Alexandre annonça à Yermolow

qu'il lui conférait le titre de comte et lui accordait une *arande* (pension temporaire) de quarante mille francs pour douze années. Le général remercia l'empereur et déclina respectueusement ses offres, disant qu'il était assez bon gentilhomme pour n'avoir point à rechercher un titre (1); que, n'aimant point le luxe, ses appointements suffisaient à ses besoins, mais que parmi ses subordonnés il y avait de loyaux et utiles serviteurs de l'empereur, pauvres et surchargés d'une famille. Il obtint la répartition de cette somme entre ces pauvres gens. Or, tout le monde sait que Yermolow ne fut jamais riche; que du vivant de son père il n'était même point dans l'aisance, n'ayant pour vivre que son traitement de général en chef et une pension de quatre mille francs que lui faisait son vieux père. En qualité de commandant en chef au Caucase, il avait des blancs seings de l'empereur et des sommes énormes à sa disposition. Sur ces sommes, il avait l'autorisation de prélever ce qu'il jugeait nécessaire pour le train de sa maison : il ne prélevait pas un sou. Un jour l'empereur Alexandre lui dit : *Comment faites-vous pour dépenser aussi peu dans votre position de général en chef?* Yermolow répliqua : *Sire, aussi les jeunes officiers qu'il m'arrive d'inviter à ma table ne sont peut-être pas toujours contents du fort modeste dîner que je leur offre, mais un soldat doit être infatigable, et pour être infatigable, il faut commencer par être sobre!*

En décembre 1825, l'empereur Nicolas monta sur le trône, auquel avait renoncé son frère aîné, Constantin. L'empereur Alexan-

(1) En Russie, le titre de prince (*kniaz*) est de toute antiquité, mais, jusqu'à Pierre Ier, ce titre n'avait jamais été conféré par le souverain : il appartenait de droit à des familles d'origine souveraine. Plusieurs de ces familles, dépouillées et déchues, se trouvaient déjà, à l'époque de Pierre Ier, dans une position bien modeste, mais néanmoins elles continuaient à porter le titre princier en leur qualité de descendants d'anciens souverains en lignée mâle, directe et légitime. Pierre Ier commença à créer des princes, des comtes et des barons (ces deux derniers titres étaient jusque-là complétement inconnus en Russie). Il en est résulté que l'immense majorité de l'ancienne noblesse russe n'est point titrée, tandis que parmi les barons, les comtes et les nouveaux princes l'on trouve, à côté de quelques noms véritablement illustres, des familles redevables de leur élévation à la bassesse, aux intrigues, aux malversations et même au régicide.

dre I[er] avait commis une grande faute : celle de ne point rendre publique la renonciation de son frère au trône. Pendant quinze jours, entre Varsovie où se trouvait Constantin et Saint-Pétersbourg où se trouvait Nicolas, l'on joua la couronne de toutes les Russies au ballon en se la renvoyant mutuellement. L'on sait ce qui s'ensuivit à Saint-Pétersbourg, le mouvement libéral qui éclata et fut comprimé avec la dernière rigueur. A la distance où se trouvait le général Yermolow, il était bien naturel de ne point se presser de courir d'un serment à l'autre. La nouvelle de la mort d'Alexandre annoncée, il fit prêter à ses troupes serment de fidélité à Constantin, et une fois la nouvelle de la renonciation de ce dernier parvenue à Tiflis, il attendit la confirmation de cette grave nouvelle, et ce ne fut que sur des renseignements reçus de Varsovie qu'il se décida à faire prêter serment à Nicolas. En attendant, les interrogatoires des libéraux arrêtés firent voir que le général avait eu connaissance de leurs plans, sans pourtant que ce fait aît pu être juridiquement prouvé. Cette découverte irrita vivement l'empereur Nicolas, d'autant plus qu'il n'aimait point Yermolow. Nicolas avait une aversion instinctive pour tous les hommes de mérite et d'un caractère indépendant. Le général, tout en lui rendant les honneurs et les hommages dus à un frère de l'empereur, ne s'était jamais montré courtisan; sa fierté naturelle y répugnait. Parmi les intimes de Nicolas, se trouvait le général Paskévitch (depuis maréchal et prince de Varsovie). Paskévitch avait des talents militaires, mais aucune capacité d'administrateur (il l'a bien prouvé et au Caucase et en Pologne). Fin, rusé, dévoré d'ambition, s'il était hautain et insolent comme un parvenu envers ses subordonnés, il était en revanche le plus souple et le plus insinuant des courtisans. Il convoitait la place de Yermolow, et l'empereur Nicolas l'envoya en 1826 commander les troupes du Caucase sous la direction supérieure de Yermolow. L'illustre général reçut fort mal M. Paskévitch, et il s'éleva bientôt des dissensions entre eux. L'empereur Nicolas donna raison à Paskévitch et tort à Yermolow; ce dernier quitta le service et rentra dans la vie privée.

Il fit un séjour à Orel, près de son vieil et respectable père, et ensuite il vint se fixer à Moscou. Sa popularité était immense, et cela dans toutes les classes de la société; sa modeste maison ne désemplissait point de visiteurs qui venaient saluer cette illustration nationale. Quand il traversait les rues, les hommes du peuple s'arrêtaient et se disaient entre eux : « Voilà Yermolow qui passe. »

Lorsque éclata la guerre de Pologne en 1830, les marchands de Moscou offrirent au gouvernement d'armer et d'entretenir, à leurs frais, une division entière de troupes, si on voulait leur laisser le choix du commandement de cette division. L'empereur Nicolas, ayant appris qu'ils se proposaient d'offrir ce commandement à Yermolow, refusa leur offre.

En 1831, l'empereur Nicolas vint à Moscou au moment où Yermolow, qui avait acheté une petite terre près de cette capitale, se trouvait à Moscou. Lorsqu'un empereur de Russie quitte Saint-Pétersbourg et arrive dans une ville quelconque, il est d'étiquette, pour tous les officiers-généraux, même ceux retirés du service, de venir présenter leurs hommages au souverain. L'illustre guerrier eut le bon goût de ne point vouloir se donner l'air de bouder; il vint, ainsi que tous les officiers-généraux, se présenter à la réception impériale. Nicolas, voyant de mauvais œil la popularité de Yermolow, voulut l'amoindrir, et joua au plus fin avec lui. Il accueillit Yermolow avec la distinction la plus signalée, l'invita à dîner, s'entretint longtemps avec lui et le combla d'amabilités. Le lendemain, le comte Benkendorff, chef supérieur de la police politique et favori intime de Nicolas, vint chez le général et lui dit : « L'empereur est enchanté de vous, il est devenu votre grand » admirateur, il regrette beaucoup de vous voir loin du service, » et je crois qu'il est très-près de vous proposer d'y rentrer. » Là-dessus M. Benkendorff ajouta qu'à son avis le général ferait bien de reprendre du service; qu'avec ses hautes capacités il pourrait être éminemment utile à son pays, et que son patriotisme aurait lieu d'être satisfait. Le sentiment du patriotisme était la corde la plus vibrante du caractère de Yermolow; il écoutait Benkendorff

avec plaisir, d'autant plus qu'âgé de cinquante-quatre ans et doué d'une santé robuste, il avait le légitime espoir de pouvoir encore être utile à son pays. Le voyant ébranlé, Benkendorff lui déclara qu'il était chargé par l'empereur de le sonder, et en cas de possibilité de succès, de lui proposer de rentrer au service, pour avoir immédiatement un siége au conseil de l'empire, sauf ensuite à se voir appelé à un poste plus actif et plus en rapport avec ses éminentes capacités. Yermolow donna dans le piége; réadmis au service, il fut nommé le jour même membre du conseil de l'empire, et pendant les quelques jours que l'empereur passa à Moscou, il fut comblé par Nicolas de marques d'attention et d'amabilités.

L'empereur partit pour rentrer à Saint-Pétersbourg, et Yermolow l'y suivit de près. Une fois dans cette capitale, l'empereur le reçut avec sécheresse et le traita avec une froideur glaciale : les valets titrés de la cour, encore plus plats et encore plus vils à Saint-Pétersbourg qu'ils ne le sont ailleurs, pour plaire au maître, affectaient d'éviter et de dénigrer cet homme dont notre pays peut s'honorer à juste titre. Yermolow, pour ne point manquer aux convenances, siégea plusieurs fois au conseil de l'empire, quoiqu'il sût bien ce qu'était ce conseil, créé, comme toutes les institutions en Russie, pour duper l'Europe en recouvrant d'un rideau de légalité l'exercice d'un pouvoir inique dans sa forme et oppressif dans son exercice. Dans ce conseil, la majorité et même l'unanimité des suffrages ne veulent rien dire : elles viennent se briser contre le bon plaisir impérial, lequel en Russie est la seule institution réellement existante, la seule institution réellement prise au sérieux. Les membres du conseil de l'empire, ne se trouvant point investis de l'inamovibilité, sans laquelle il ne saurait y avoir d'indépendance, pouvant être éliminés et chassés à volonté, ne jouissent d'aucune considération à moins d'avoir une valeur personnelle, laquelle fait défaut à la plupart d'entre eux. Yermolow, se voyant joué, ayant compris que Nicolas était bien décidé à ne point l'appeler à aucune fonction importante, ne voulut point habiter Saint-Pétersbourg, où il ne fit plus que de courtes et rares

apparitions. Tout en conservant le titre honoraire de membre du conseil de l'empire, il revint à Moscou, où il vécut ordinairement cinq mois de l'année, de décembre à mai, et le reste du temps dans une petite terre qu'il avait achetée à une quinzaine de verstes de Moscou. Il habitait dans cette terre une assez modeste maison, à côté de laquelle il avait fait bâtir une grande galerie pour sa magnifique bibliothèque; cette galerie lui servait en même temps de cabinet de travail; il lisait énormément, il écrivait beaucoup, et l'on dit qu'il a laissé des mémoires fort intéressants. Pour se distraire de ses travaux intellectuels par une occupation manuelle, il avait appris à relier les livres, et une partie de sa bibliothèque a été reliée par lui-même. A Moscou, il jouissait, comme nous l'avons dit, d'une immense popularité; sa maison était remplie de visiteurs; les officiers qui passaient par Moscou, surtout ceux qui allaient au Caucase ou en revenaient, ne manquaient jamais de venir saluer le vieux guerrier, dont la santé commença à décliner à partir du moment où il dépassa la soixantaine, mais dont l'intelligence resta lucide et élevée jusqu'au dernier moment. La simplicité de sa vie privée, l'absence de luxe, l'accueil cordial que chacun trouvait chez lui, rehaussaient encore la dignité de son caractère et commandaient le respect général. L'éloignement où Nicolas tint Yermolow des affaires publiques était une politique d'une maladresse insigne et en même temps un manque absolu au devoir sacré, qui incombe à tout souverain, d'employer les hommes dont les talents peuvent être utiles à la patrie. Lors de la rentrée de Yermolow au service en 1831, on aurait dû le rétablir dans son poste de gouverneur-général du Caucase, il aurait évité à la Russie les désastres dont ce pays a été longtemps le théâtre pour nos armes; plus tard, quand ses forces physiques avaient baissé sous l'influence de l'âge, il aurait pu encore être éminemment utile à notre pays dans le poste d'ambassadeur à Constantinople; fin et rusé comme il l'était, ayant vu les Orientaux de près pendant son ambassade en Perse et pendant les onze années de sa vice-royauté au Caucase, il connaissait à fond leur caractère; il aurait admirablement négocié avec eux, et peut-

être nous eût-il évité la désastreuse et humiliante guerre de 1853-1856. Dans tous les cas, l'empereur Nicolas pouvait ne point aimer le général Yermolow : les affections ne se commandent point; mais comme souverain, il n'avait nul droit, pour de misérables rancunes, de priver la Russie des services d'un homme aussi éminent; tenir à l'écart des affaires un homme comme Yermolow était, de la part d'un empereur de Russie vis-à-vis du pays, une conduite impolitique et déloyale à la fois.

Yermolow, depuis 1815, et sauf une course de quelques jours à Laybach en 1821, n'avait point visité l'Europe. Au commencement de 1848, il voulut voyager et passer une ou deux années à l'étranger. Il avait déjà pris son passe-port et allait se mettre en route lorsque éclata la révolution de février : il renonça à son voyage.

En 1853, l'empereur Nicolas engagea follement une guerre contre la France et l'Angleterre. Les désastres se succédèrent; toutes les classes de la nation, nobles, bourgeois, paysans, mues par le plus noble patriotisme, firent des sacrifices considérables. Nicolas, dix-neuf jours avant sa mort, avait décrété l'organisation des milices provinciales; il y eut un empressement général à y prendre part; les dons d'argent affluèrent aussi de tous côtés. Dans chaque province, le choix des chefs et des officiers de la milice fut confié à la noblesse. Dans la province de Moscou, Yermolow fut élu, à la presque unanimité, commandant en chef de la milice de la province. Son patriotisme lui fit accepter ces fonctions, mais il n'avait point consulté ses forces. Il avait déjà soixante-dix-huit ans; sa santé déclinait; une énorme obésité gênait sa démarche, il ne pouvait plus monter à cheval, et au bout de quelques semaines, il fut obligé de renoncer au poste si flatteur que lui avaient décerné l'admiration et l'équité de ses concitoyens.

Dans presque toutes les provinces de la Russie, l'on se disposait à élire Yermolow chef de la milice provinciale, lorsqu'on apprit que ce choix venait d'avoir lieu à Moscou et que l'illustre guerrier y avait accepté ce poste.

En 1856, la guerre terminée, S. M. l'empereur Alexandre II

vint à Moscou pour la cérémonie du sacre. Tout le monde, en Russie, s'attendait à voir Yermolow nommé feld-maréchal des armées russes, d'autant plus qu'il se trouvait être l'un des plus anciens généraux en chef de l'armée. Mais il avait beaucoup d'ennemis à la cour; son caractère indépendant, sa haute intelligence, ses propos si caustiques et si mordants ne lui étaient point pardonnés; dans le cours de sa longue existence, il ne s'était jamais abaissé à des intrigues de cour, et il ne fut point maréchal. Cette hauté dignité militaire n'aurait rien pu ajouter à l'éclatante gloire de Yermolow, mais cette gloire de Yermolow fait défaut à l'illustration du maréchalat russe.....

Dans l'hiver de 1860 sa santé déclina encore plus; une grave maladie se déclara, et, le $\frac{11}{23}$ avril 1861, cet homme illustre s'éteignit. Il avait ordonné que ses restes mortels fussent conduits dans la province d'Orel pour y être déposés à côté de ceux de ses parents et de sa sœur, madame Pavlow. Il avait voulu que ses obsèques eussent lieu avec la plus grande simplicité. « Enterrez-» moi comme un soldat que je suis, » étaient ses propres paroles.

Le lendemain de sa mort, la rue où il avait habité fut encombrée de monde. Plus de cinquante mille personnes vinrent saluer le corps de Yermolow. De vieux officiers-généraux qui, dans leur jeunesse, avaient servi sous les ordres de l'illustre capitaine, s'empressèrent d'arriver de Saint-Pétersbourg pour assister à la cérémonie funèbre. Le jour de cette cérémonie, toutes les rues adjacentes à l'église où elle avait lieu étaient remplies de monde de manière à n'y pouvoir passer, et un grand nombre de personnes accompagnèrent jusqu'à la barrière de la ville, à une distance de plusieurs verstes, le char funèbre sur lequel se trouvaient les restes mortels d'un homme qui fut incontestablement l'une des plus belles illustrations nationales de la Russie.....